

Dialogue des cultures courtoises



ÚJ SZÉCHENYI TERV

Nemzeti Fejlesztési Ügynökség
www.ujszechenyiterv.gov.hu
06 40 638 638



A projektek az Európai Unió
támogatásával valósulnak meg.

TÁMOP-4.2.2/B-10/1-2010-0030 „Önálló lépések a tudomány területén”

Dialogue des cultures courtoises

Sous la direction de
Emese EGEDI-KOVÁCS

Collège Eötvös József ELTE
Budapest, 2012

Sous la direction de
Emese Egedi-Kovács

Relecture par
Aurélia Peyrical
Arnaud Prêtre (Préface)

Responsable de l'édition :
László Horváth, directeur du Collège Eötvös József ELTE
Mise en page : László Vidumánszki
Conception graphique : Melinda Egedi-Kovács

© Les auteurs, 2012
© Emese Egedi-Kovács (éd.), 2012
© Collège Eötvös József ELTE, 2012
Édition réalisée grâce au concours OTKA NN 104456.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.
ISBN 978-963-89596-2-1

Renouer avec un passé chevaleresque ? Le dialogue franco-anglais dans les *Chroniques* de Jean Froissart

Pauline Souleau
University of Oxford

Résumé : Ce serait dans le sillage de la guerre de Cent Ans, grande créatrice d'antagonisme, qu'une séparation nette aurait vu le jour entre deux nations en devenir, la France et l'Angleterre, étouffant ainsi un dialogue courtois et chevaleresque vieux de plusieurs siècles. Cet article a pour but de réexaminer cette problématique ainsi que les liens historiques, culturels et linguistiques franco-anglais à la lumière des *Chroniques* de Jean Froissart, de l'idéologie chevaleresque et de la neutralité affichée de leur auteur.

Les *Chroniques* de Jean Froissart (1337 - c.1404) couvrent la majeure partie du XIV^e siècle (1325-1400). Elles relatent les prémices et une partie conséquente de la guerre de Cent Ans (c.1337-1453). Les causes du conflit sont nombreuses et variées : dispute dynastique entre Valois et Plantagenet¹, dispute féodale et territoriale entre roi de France et duc d'Aquitaine², rivalité de monarchies et

¹ Édouard III d'Angleterre fit valoir ses droits à la couronne de France, au dépit de son cousin, Philippe VI de Valois, en se proclamant roi de France en 1340.

² Édouard III roi d'Angleterre avait, en tant que duc d'Aquitaine, le roi de France pour seigneur créant inéluctablement des tensions entre les deux monarques réclamant tous deux la souveraineté de l'Aquitaine. Pendant les cent seize ans que durèrent le conflit, le sud-ouest de la France d'aujourd'hui (appelé à l'époque Aquitaine, Gascogne ou bien encore Guyenne) fut le théâtre de nombreuses chevauchées et escarmouches. Comme le précise Jacques Krynen dans son *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen Âge (1380-1440). Étude de la littérature politique du temps*, Paris, 1981, p. 259-260 : « [L]e conflit franco-anglais

nations en plein épanouissement. Ce n'est pas notre propos de nous attarder ici sur les particularités de la guerre de Cent Ans. Nous rappellerons cependant que, bien que les fondements féodaux et dynastiques de ces hostilités soient indéniables, les critiques mais aussi et surtout certains moralistes de l'époque s'accordent à penser qu'assez rapidement le conflit se développe en celui « de deux monarchies en pleine croissance dont les relations de seigneur à vassal ne suffisent plus à maintenir l'équilibre »³. Jean Froissart fait partie de ceux-là⁴. Ce qui fait la spécificité du chroniqueur est que, contrairement à ses contemporains prenant parti pour l'une ou l'autre de ces nations grandissantes, Froissart a l'intention de rester neutre⁵, de rapporter *par juste enquête* les événements et les actions des protagonistes de son *histoire* « sans faire fait, ne porter partie, ne coulourer plus l'un que l'autre [...] de quel pays qu'il soient »⁶ (Kervyn, II, 7). Ce que Froissart proclame ici dans le prologue d'une des premières rédactions de son Livre I, il le réaffirme dans son ultime rédaction, à la toute fin de sa vie : « de quel païs et nation que il soient »⁷ (Kervyn, II, 11). C'est chose bien rare que d'assister à un tel vœu d'impartialité chez un historiographe de l'époque. L'historien au XIV^e siècle se retrouve en effet souvent impliqué dans les intérêts politiques des patrons, pays, ou régions pour

est d'abord perçu comme la querelle de deux princes. Présenté sous cet angle, il ne s'agit pas d'une guerre nationale, mais de l'affrontement de deux seigneurs dont l'un ne veut plus reconnaître sa vassalité. Dans la présentation féodale de la rivalité franco-anglaise, c'est la personne du roi de France qui est mis en exergue. »

³ J. Krynen, *op. cit.*, 1981, p. 259-260.

⁴ Il appelle en effet sa chronique « notre histoire des rois » dans le prologue d'une des premières versions du Livre I ; voir à ce sujet l'introduction de Peter Ainsworth dans son édition *Chroniques. Livre III : du voyage en Béarn à la campagne de Gascogne et Livre IV (années 1389-1400)*, Paris, 2004, p. 25.

⁵ Voir les deux articles de Zrinka Stahuljak : « Jean Froissart's *Chroniques* : *Translatio* and the Impossible Apprenticeship of Neutrality », In : *The Politics of Translation in the Middle Ages and the Renaissance*, éd. R. Blumenfeld-Kosinski, Tempe, 2001, p. 121-142 et « Neutrality Affects : Froissart and the Practice of Historiographic Authorship », In : *The Medieval Author in Medieval French Literature*, éd. V. E. Greene, New York, 2006, p. 137-156.

⁶ Les références des *Chroniques* renvoyant à l'édition du baron Kervyn de Lettenhove, *Œuvres de Froissart : Chroniques*, Bruxelles, 1867-1877 seront à partir de maintenant abrégées : (Kervyn, volume, page).

⁷ L'ajout du terme « nation » tend à prouver que Froissart est conscient, du moins à la fin de sa carrière, que le conflit franco-anglais est plus qu'une simple dispute féodale. Pour une édition complète du manuscrit de Rome, la dernière rédaction du Livre I (c. 1400), voir *Chroniques. Début du premier livre. Manuscrit de Rome*, éd. George T. Diller, Genève, 1972, noté ci-dessous : (Rome, page).

lesquels il écrit. Vrai « outil de propagande politique »⁸, il est à ce titre partial. À une époque où les historiographes et leurs écrits se définissent en fonction d'oppositions politiques et culturelles et tout particulièrement de celles entre la France et l'Angleterre, il est surprenant que Froissart, quant à lui, se défende de céder à de telles « colorations ».

La question qu'il convient donc de se poser est de savoir ce que cherche Froissart s'il n'écrit pas ses *Chroniques* dans un élan de zèle patriotique. Son intention est avant tout de présenter les grandes *apertises d'armes* et les *hautes emprises* des acteurs du conflit. La nationalité n'a que peu d'importance tant que le fait chevaleresque est digne d'être rapporté. Grand voyageur, Froissart parcourt bien du chemin afin de rencontrer princes et chevaliers pour écouter leurs histoires et consigner leurs expériences. C'est ainsi qu'en 1388 Froissart entreprend un voyage vers les Pyrénées, à la cour de Gaston III, dit Fébus, comte de Foix-Béarn, pour avoir des nouvelles des « vaillans hommes qui se desiroient à avancier ens ou royaume de Castille et de Portugal et bien autant en Gascoigne et en Roergue, en Quersin, en Auvergne, en Lymosin, et en Thoulousain et en Bigoire »⁹ (VB, p. 90). Dans le prologue du Livre III, cité ci-dessus, Froissart explique donc les raisons qui l'ont poussé à entreprendre le Voyage en Béarn :

Et pour ce, je, sires Jehans Froissars, [...] vouloie sçavoir les longtainnes guerres aussi bien comme les prouchainnes, m'avisay de tres hault et puissant seigneur, monseigneur le conte de Foix et de Berne, et bien sçavoie que se je pouoie venir en son hostel, je ne pourroie mieulx cheoir ou monde pour estre informez de toutes nouvelles, car là sont et frequentent voulentiers tous chevaliers et escuiers estranges (VB, p. 90-91).

Froissart, à travers un « je » de plus en plus présent, se met en avant en tant que narrateur et se met en scène en tant qu'acteur de son *hystoire* et de son périple récoltant *toutes nouvelles*, interviewant tous *chevaliers et escuiers estranges*. À ce titre et à bien des égards, le Voyage en Béarn est un passage privilégié des *Chroniques* sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Froissart aime donc à s'attarder sur les « grans faiz d'armes, prises et assaulx de villes et de chasteaulx, batailles adreciees et durs rencontres » (VB, p. 92) ;

⁸ Cf. Z. Stahuljak, art. cit., 2001, p. 122 et B. Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980, p. 332-336.

⁹ Les citations de ce « Voyage en Béarn » sont tirées de l'édition de Peter Ainsworth et Alberto Varvaro, *op. cit.*, 2004, et seront à partir de maintenant abrégées : (VB, page).

pour un critique comme Johan Huizinga, « honneur et gloire » n'est pas un but digne de l'historiographe¹⁰. Ce dernier considère que le Moyen Âge tardif est le théâtre d'une tentative de retour désespéré vers un passé révolu et idéalisé. Le renouveau chevaleresque en littérature et historiographie serait un acte désespéré de l'aristocratie pour s'accrocher à ce passé utopique à une époque où la chevalerie et le féodalisme étaient en perte sévère de vitesse dans une société en pleine évolution¹¹. Depuis cette étude sur le « déclin » ou « l'automne » du Moyen Âge, de nombreux critiques ont mis en évidence que, bien que les œuvres de Froissart présentent un « conservatisme » manifeste et soient en partie le reflet d'une aristocratie tournée vers le passé et à la recherche d'un idéal chevaleresque¹², elles sont en réalité beaucoup plus nuancées que ce que le critique néerlandais voulait bien croire¹³. C'est à la lumière de ce contexte idéologique que nous voudrions poser le problème des relations franco-anglaises. Si les *Chroniques* se veulent neutres et imprégnées d'un certain idéal chevaleresque, comment Froissart conçoit-il les liens franco-anglais ? Tente-t-il de renouer un dialogue dépassé, étouffé par la guerre de Cent Ans et que ses contemporains s'évertuent à maintenir muet ? Pour répondre à cette question, il nous faudra nous attarder sur l'idéal chevaleresque et la neutralité dans l'œuvre de Froissart en évaluant la place de la France et de l'Angleterre dans les *Chroniques*, en analysant la représentation du Béarn et de Fébus en tant que potentielle perfection chevaleresque et enfin, en nous arrêtant sur les limites de cet idéal et la question de la *prise de conscience* du présent et de la réalité chez Froissart.

Pour comprendre le principe de neutralité chez Froissart et la place prise par la France et l'Angleterre dans les *Chroniques*, il est nécessaire de nous arrêter un instant sur les origines et la vie de cet auteur. Jean Froissart est né

¹⁰ Huizinga est loin d'estimer les travaux de Froissart d'un point de vue historiographique et littéraire ; Cf. J. Huizinga, *The Waning of the Middle Ages : a Study of the Forms of Life, Thought and Art in France and the Netherlands in the XIVth and XVth Centuries*, New York, 1962, p. 66 et p. 282-283.

¹¹ *Ibid.* p. 38 et p. 54-55.

¹² Cf. P. Ainsworth, « Introduction générale », In : *op. cit.*, 2004, p. 25-26.

¹³ Voir entre autres P. Ainsworth, *Jean Froissart and the Fabric of History : Truth, Myth, and Fiction in the Chroniques*, Oxford, Clarendon Press, 1990 ; J. J. N. Palmer (éd.), *Froissart : Historian*, Woodbridge, 1981 ; M. Zink, *Froissart et le temps*, Paris, PUF, 1998 ; M.-T. De Medeiros, *Hommes, terres et histoire des confins : les marges méridionales et orientales de la chrétienté dans les Chroniques de Froissart*, Paris, Champion, 2003 ; V. Fasseur (éd.), *Froissart à la cour de Béarn : l'écrivain, les arts et le pouvoir*, Turnhout, Brepols, 2009.

à Valenciennes en 1337, dans le comté de Hainaut. Jeune clerc, il embarque en 1361 pour l'Angleterre et se retrouve au service de la reine Philippa, sa compatriote et l'épouse d'Édouard III. Froissart devient le protégé de Philippa et passe son temps aux côtés de la famille royale. Période de grands voyages pour Froissart, ces visites dans des cours étrangères¹⁴ lui permettent de recueillir des informations lui servant plus tard à rédiger les premières versions de ses *Chroniques*. Après la mort de la reine, survenue en 1369, Froissart repart vers sa région natale et a pour patron Robert de Namur puis Guy de Châtillon, comte de Blois. Si nous arrêtons ici ce survol de la vie du chroniqueur, il serait aisé de dire que Froissart, de par ses liens avec la cour d'Angleterre, se sent plus anglais que français. Il se trouve cependant que le Hainaut se joint à la cause du roi de France dès 1346. En outre, Froissart ne se qualifie jamais « d'anglais » mais bien « de français » : « je descendi à l'ostel à la Lune, sus un escuier du conte [de Foix] qui s'appelloit Ernauton du Pin, le quel me reçut moult liement pour la cause de ce que je estoie François » (VB, p. 173). En réalité, l'hypothèse de Peter Ainsworth, qui suggère qu'il « faut comprendre "francophone", en fait, Froissart étant du Hainaut »¹⁵, nous paraît plus pertinente que celle de Zrinka Stahuljak : « Froissart declares himself to be French »¹⁶. En dépit du fait que Froissart ait passé plusieurs années à la cour d'Angleterre et qu'il écrive en français, il n'est ni vraiment d'Angleterre, ni vraiment de France : n'étant rejeté ni par les uns ni par les autres, il est en réalité accepté par tous. À la vue de ces éléments biographiques, il est plus aisé de comprendre l'attitude de neutralité de Froissart et la place prépondérante que prennent la France et l'Angleterre dans ses *Chroniques*.

Froissart n'écrit pas pour une nation mais pour une classe, l'aristocratie. Dans les *Chroniques*, les hauts faits de ce groupe social ne semblent pas connaître de barrière géographique. Nous les retrouvons en France, en Angleterre, mais aussi de temps en temps en Flandres, en Aquitaine, et parfois même dans des régions plus lointaines, des « marges » telles que la péninsule Ibérique ou l'Écosse. Ceci étant dit, même dans l'œuvre historiographique « neutre » du chroniqueur, les grandes *apertises d'armes* sont tout sauf universelles,

¹⁴ En Écosse en 1365 ; à Bruxelles en 1366 ; il suit le Prince Noir en Aquitaine en 1366-1367 : il est présent lors de la naissance de Richard, futur Richard II, à Bordeaux en 1367. Pour une biographie plus complète de Froissart, voir P. Ainsworth, « Introduction générale », In : *op. cit.*, 2004, p. 9-15 et M. Zink, *op. cit.*, 1998.

¹⁵ P. Ainsworth, *op. cit.*, 2004, p. 173.

¹⁶ Z. Stahuljak, art. cit., 2001, p. 123.

l'épicentre de la société chevaleresque étant la France et l'Angleterre. Il suffit de parcourir les différents prologues du Livre I pour le comprendre. Dans la version d'Amiens¹⁷, l'intention de Froissart est de présenter les *hautes emprises* « qui par les guerres de Franche et d'Angleterre sont avenu »¹⁸ (Amiens, I, p. 1). Dans la version de Rome, ce but a été légèrement altéré : les *Chroniques* traitent des hauts faits d'armes « avenu par les guerres de France et d'Angleterre et des roiaulmes voisins, conjoins et ahers avoecques euls » (Rome, p. 34)¹⁹. Quand bien même il y a élargissement de la matière, la France et l'Angleterre sont les seuls royaumes nommés ; les autres pays ne portent d'intérêt que lorsqu'ils sont voisins ou alliés avec les « deux grands ». Le monde de Froissart tourne bien autour de la France, de l'Angleterre et de leur aristocratie. Pourtant, c'est bien du conflit, de l'antagonisme franco-anglais qu'il traite, mais il semblerait que l'opposition qui lui tient vraiment à cœur soit celle entre la France, l'Angleterre et ces « voisins » aux marges de la société chevaleresque franco-anglaise.

Pour qu'il y ait faits d'armes et *hautes emprises*, il faut qu'il y ait des personnalités dignes de les accomplir. Froissart rapporte avec entrain les *prouesses* des acteurs anglais et français du conflit : Édouard III, Jean II, le Prince Noir, Bertrand du Guesclin, ou encore Jean Chandos. Les grands des deux nations privilégiées par Froissart sont élevés au rang de héros chevaleresques au même titre qu'un Arthur ou un Charlemagne. L'épisode bien connu du Prince Noir servant à la table de Jean II²⁰ et s'agenouillant pour lui rendre hommage,

¹⁷ La date de rédaction des deux premières versions du Livre I des *Chroniques* est encore source de controverses. Ce n'est pas notre propos que d'entrer dans ce débat et d'essayer de déterminer qui du manuscrit d'Amiens ou de la version A&B (Lettenhove voyait deux versions distinctes, groupe A et groupe B, qui furent regroupées en une seule par J. J. N. Palmer, « Book I (1325-1378) and its Sources » In : *Froissart : Historian*, 1981, p. 7-24) fut la première. Nous retiendrons seulement que les versions Amiens et A&B datent probablement des années 1370, voire 1380, et sont toutes deux antérieures à celle tirée du manuscrit de Rome.

¹⁸ G. T. Diller (éd), *Chroniques. Livre I, le manuscrit d'Amiens : bibliothèque municipale n° 486*, Genève, 1991, noté ci-dessous : (Amiens, volume, page).

¹⁹ Cf. M.-T. de Medeiros, *op. cit.*, 2003, p. 11-12.

²⁰ Ce dernier ayant été fait prisonnier après la bataille de Poitiers. Voir l'édition de Siméon Luce : *Chroniques de Jean Froissart*, Société de l'Histoire de France, 1869. Tome V, § 397, noté ci-dessous : (SHF, volume, page), « Quant ce vint au soir, li princes de Galles donna à souper en sa loge le roy de France, [...] Et assist li princes le roy Jehan [...] à une table moult haute et bien couverte ; et tous les autres signeurs, barons et chevaliers, as aultres tables. Et toutdis servoit li princes audevant de la table dou roy et par toutes les aultres tables ossi, si humlement que il pooit ; ne onques ne se volt seoir à le table dou roy, pour priière que li rois en fesist, ains disoit toutdis que il n'estoit mies encores si souffissans que il apertenist à lui de seoir à le table

reflète parfaitement bien la représentation de certains protagonistes anglais et français en parangons de la chevalerie. Froissart se présentant pourtant relater les hauts faits d'armes *de quel país et nation que il soient*, il en vient à se demander si les chevaliers de nations différentes sont élevés au même rang que leurs homologues anglais et français. En 1356, lors de la bataille de Poitiers, Froissart remarque : « [b]ien est voirs que li Franchois estoient .V. tans de gens que li Englés mais les gens d'armes englés et gascon estoient toutte gens d'eslite. Et ossi en vérité li plus des Franchois et bien se monstrerent » (Amiens, III, p. 104). Non seulement les chevaliers gascons font partie d'une élite, au même titre que les Anglais, mais dans ce cas précis, ils sont qualitativement supérieurs bien que numériquement inférieurs aux Français²¹. Cela veut-il donc dire qu'un Gascon vaut aussi bien un Anglais et est supérieur à un Français en toutes circonstances ? Pas vraiment. Il nous faut remarquer que, dans l'exemple mentionné ci-dessus, « gascon » est associé à « englés » : c'est bien l'armée anglo-gasconne dont Froissart fait l'éloge. Encore une fois, Froissart ne s'intéresse aux régions annexes que lorsque les intérêts franco-anglais sont en jeu ou que le conflit franco-anglais s'y est déplacé. Cela remet en cause la neutralité énoncée de Froissart quant à ses choix géographiques : *de quel país et nation que il soient...* certes, mais tant qu'en toile de fond l'on retrouve la France et l'Angleterre ! C'est une impartialité quelque peu intéressée que nous présente le chroniqueur qui ne prend pas parti pour la France ou l'Angleterre mais qui prend bien le parti de la France et de l'Angleterre.

Le portrait que Froissart dresse de chevaliers des autres nations est de moins en moins chevaleresque plus la distance de leur pays d'origine les séparent du

de si grant prince et de si vaillant homme que li corps de li estoit et que moustré avoit à le journée. Et toutdis s'engenilloit par devant le roy, et disoit bien : "Chiers sires, ne voelliés mies faire simple cière, pour tant se Diex n'i a hui volu consentir vostre voloir ; car certainement monsieur mon père vous fera toute l'onneur et amisté qu'il pora, et se acordera à vous si raisonnablement que vous demorrés bon amit ensamble à tousjours. Et m'est avis que vous avés grant raison de vous esleecier, comment que la besongne ne soit tournée à vostre gret ; car vous avés conquis au jour d'ui le haut nom de proèce, et avés passet tous le mieulz faisans de vostre costet. Je ne le di mies, ce saciés, chiers sires, pour vous lober ; car tout cil de nostre partie, qui ont veu les uns et les aultres, se sont, par plainne sieute, à ce acordet, et vous en donnent le pris et le chapelet, se vous le volés porter." À ce point commença cescuns à murmurer, et disoient, entre yaus, Franchois et Englés, que noblement et à point li prices avoit parlet. Si le prisoiient durement et disoient communalment que en lui avoit et aroit encores gentil signeur, se il pooit longement durer ne vivre, et en tel fortune perseverer. »

²¹ D'ailleurs cela semble surprendre Froissart quelque peu (« en vérité »), sans doute à cause de l'infériorité numérique des Anglo-gascons mais peut-être aussi parce que le chroniqueur ne s'attendait tout simplement pas à ce que les Gascons présentent de telles capacités.

cœur franco-anglais. Ainsi les Gascons, bien que par moments aussi chevaleresques que les Anglais et les Français, sont également, aux yeux de Froissart, cupides et intéressés : ce sont ces mêmes soldats gascons qui joignent massivement les Compagnies²² ; ce sont également eux qui réclament une énorme compensation pécuniaire à leur seigneur, le Prince Noir, en échange du départ de Jean II, prisonnier à Bordeaux, vers Londres²³. Plus nous nous éloignons de Paris ou de Londres, moins les us et coutumes sont chevaleresques : c'est le cas des Hispaniques²⁴, des Écossais²⁵, et surtout des Allemands²⁶.

Lorsque Froissart mentionne un chevalier espagnol, écossais, ou encore gascon, il n'oublie pas de préciser pour quel parti, français ou anglais, il se bat. C'est le cas du Captal de Buch, un Gascon, fidèle au Prince Noir et qui se retrouve, avec son cousin Gaston (Fébus), comte de Foix-Béarn, sur la route de Meaux en pleine Jacquerie en 1358²⁷. Les deux chevaliers décident

²² Cf. Amiens, III, p. 256 et p. 363-364. Rappelons au passage que Froissart n'a pas de grande sympathie pour ces Compagnies, bandes de mercenaires qui se battaient pour la France ou l'Angleterre mais qui en période de trêves se vendent au plus offrant.

²³ Cf. SHF, V, p. 80-81.

²⁴ Cf. M.-T. de Medeiros, *op. cit.*, 2003, p. 337 : « Mise à part la figure de Pierre le Cruel en qui semblent se cristalliser tous les préjugés négatifs engendrés par le lointain passé d'une Espagne qui fut terre sarrasine, les Espagnols participent bien de la société chevaleresque et courtoise. Force est pourtant de constater qu'ils restent inférieurs aux Français et aux Anglais, aussi bien dans certains traits de comportement que dans leur art du divertissement. »

²⁵ Cf. P. Contamine, « Froissart and Scotland », In : *Scotland and the Low Countries, 1124-1994*, East Linton, 1996, p. 43-58 : « Apart from their undeniable and spectacular bravery and their "shrewdness" in combat, the Scots do show themselves to be presumptuous. And above all, they retain that element of savagery which makes them less inviting than the aristocratic Anglo-French milieu in which Froissart feels so entirely at ease » (p. 57) ; A. H. Diverres, « Jean Froissart's Journey to Scotland », *Forum for Modern Language Studies*, 1, 1965, p. 54-63. Rappelons au passage que Froissart s'est rendu en Écosse en 1365 ; cette région est également représentée dans le roman arthurien de Froissart, *Meliador*, preuve de sa fascination pour cette région, à la frontière entre monde civilisé et monde sauvage, entre monde réel et fictionnel.

²⁶ Selon Froissart, les Allemands sont tout simplement barbares : « La coustume des Alemans ne la courtoisie n'est mies tèle ; car il n'ont pité ne merci de nul gentil homme, se il eschiet entre leurs mains prisonniers ; més le rançonneront de toute sa finance et oultre, et metteront en cepts, en buies et en fers et plus destroites prisons que il poront, pour estordre plus grant rançon » (SHF, V, p. 64-65).

²⁷ Précisons que Jean le Bel, qui mentionne également l'épisode dans ses *Chroniques* et que Froissart copie parfois mot pour mot, ne rapporte rien d'une quelconque présence du Captal ou de Fébus sur les lieux. Peter Ainsworth dans *Jean Froissart and the Fabric of History...*, *op. cit.*, 1990, note que l'épisode chez Froissart ressemble à un « interlude romanesque » et reflète bien l'idéal chevaleresque du chroniqueur et de l'aristocratie, cf. p. 90-91 et M.-T. de

d'aller sauver les nobles dames et le duc d'Orléans de la ville assiégée par les paysans rebelles :

En ce temps que ces meschans gens couroient revinrent de Prusse li comtes de Foix et li captaus de Beus ses cousins. [...] Si entendirent là que la duçoise de Normendie et la duçoise d'Orliens et bien .CCC. dammes et dammoiselles et li dus d'Orliens ossi estoient à Miaux en Brie, en grant meschief de coer pour celle Jakerie. Chil doi bon chevalier s'accorderent qu'il yroient veoir ces dammes et les recomforteroient à leur pooir, quoyque li captaus fust englés. Més il estoient adont trieuwes entre le royaume d'Engleterre et celui de France : si pooint bien chevauchier partout et ossi il volloit là monstrier sa gentillece en le compaignie de son oncle le comte de Foix. (Amiens, III, p. 144)

Pour Froissart il est primordial ici de préciser que le Captal est un « anglais »²⁸ secourant des nobles français, mais il n'est pas vraiment nécessaire de noter que les origines du chevalier sont gasconnes. C'est bien ici parce que le Captal est du parti anglais qu'il commet un acte encore plus chevaleresque que de simplement libérer des dames en détresse : celui de libérer des dames du parti opposé (bien qu'en trêve...). Pourtant, l'allégeance du comte de Foix est laissée ici mystérieusement de côté : à juste titre car le comte de Foix est connu pour sa neutralité qui n'est pas sans rappeler celle de Froissart...

Le cas du comte de Foix et du Béarn est un cas bien particulier. Après l'épisode du Voyage en Béarn, c'est dans le Livre IV que Froissart nous rappelle à son sujet : « [i]l ne courrouchoit pas volentiers [le roy de France ou le roy d'Engleterre]. Et trop bien de leurs guerres il s'est sceu dissimuler jusques à présent, car oncques ne se vout armer, ne pour l'une partie, ne pour l'autre, et est bien de l'un ou de l'autre » (Kervyn, XI, p. 52). La neutralité affichée de l'homme politique évoque celle de l'auteur qui, dans le prologue du Livre I, nous disait « ne porter partie, ne coulourer plus l'un que l'autre [...] » (Kervyn, II, 7). Les similitudes entre le comte et le chroniqueur semblent faire de Fébus un candidat idéal et le candidat de « l'idéal » de Froissart. Fébus est présenté comme tout simplement parfait : « De toutes choses il estoit si parfait et tant apris que on ne le pouvoit trop loer » (Kervyn, XI, p. 86).

Medeiros, *Jacques et chroniqueurs : une étude comparée de récits contemporains relatant la Jacquerie de 1358*, Paris, 1979, p. 64.

²⁸ Dans le sens d'allégeance anglaise.

Chose pourtant étrange pour le chroniqueur plaçant l'Angleterre et la France au centre de ses préoccupations que de prendre comme archétype chevaleresque et figure de perfection un homme dont la ligne de conduite est la neutralité vis-à-vis de ces deux nations²⁹. Rappelons que l'intérêt de Jean Froissart pour la France et l'Angleterre est exactement ce qui le rend neutre. Si Froissart choisit bien l'aristocratie franco-anglaise comme modèle chevaleresque, cela ne lui permet pas de favoriser l'une des deux nations aux dépens de l'autre. Ainsi nous comprenons mieux la représentation de Fébus en prince parfait et idéal dans les *Chroniques* : sa neutralité est un principe partagé par le chroniqueur³⁰ ; en choisissant un parangon de la chevalerie ni français ni anglais, Froissart ne déroge pas à ce principe. Fébus est donc l'homme choisi par Froissart pour représenter au mieux l'idéal chevaleresque. Froissart et Fébus sont, dans leur neutralité, à la fois ni de France, ni d'Angleterre, mais des deux : « Neutrality is not simply a double negation, in the form of the neither/nor construction, "ne pour l'une partie, ne pour l'autre", it is at the same time a double affirmation, "et est bien de l'un et de l'autre". In other words, in order to be neutral, the historiographic text must be double »³¹.

Ce n'est donc pas sans raison que Froissart, lors de son séjour en Béarn, présente son œuvre colossale et chevaleresque, le roman arthurien *Meliador*, à Fébus. La journée, Froissart prend note des histoires et versions de chevaliers présents en Béarn ; la nuit, il lit des passages de *Meliador* devant Fébus et sa cour :

L'accointance de li [Fébus] à moy pour ce temps fu telle, que je avoie avecques moy aporté un livre, le quel je avoie fait à la requeste et contemplacion de Monseigneur Wincelous de Boesme, duc de Luxembourg et de Braibant, et sont contenus ou dit livre, qui s'appelle de *Meliader*, toutes les chançons, balades, rondeaulx, virelaiz que le gentil duc fist en son temps, lesquelles choses, parmi l'ymaginacion que je avoie en dicter et ordonner le livre, le conte de Fois vit moult volentiers ; et toutes les nuis après son soupper je lui en lisoie. Mais en lisant, nul n'osoit parler ne mot dire, car il vouloit que je feusse bien entendu, et aussi il prenoit grant solas au bien entendre. (VB, p. 173-174)

²⁹ Cf. Z. Stahuljak, art. cit., 2006, p. 143.

³⁰ « Febus's court is a neutral and just metaphorical representation of the neutral and just corpus of the *Chroniques*, just like Febus is a representation of the neutral and just body of the historian who provides ideologically diverse testimonies. Febus is the glorious embodiment of neutral politics – Froissart's political alter ego », Z. Stahuljak, art. cit., 2006, p. 140.

³¹ Z. Stahuljak, art. cit., 2006, p. 144.

Le Voyage en Béarn est à la croisée de nombreux chemins physiques et métaphoriques : géographique, littéraire, historiographique, chevaleresque, courtois, ou encore idéologique. Ce voyage et séjour marque l'évolution du style de Froissart : d'une approche plutôt chronologique dans les Livre I et II à une démarche beaucoup plus journalistique (interviewant ses interlocuteurs) et personnelle (se mettant en scène). C'est grâce à la neutralité du Béarn que les chevaliers de plusieurs contrées et allégeances peuvent se rencontrer et c'est donc là que le potentiel historiographique (en récoltant plusieurs versions d'un même événement) est le plus élevé pour Froissart. C'est aussi à la cour de Fébus que s'entrelacent chronique et roman arthurien, conçus dans la même optique idéologique : « In its admiring portrayal of a perfect chivalry located in the distant legendary past, *Meliador* celebrates the same ideology that, though drawn from quite different materials, is also represented and defended in the *Chroniques* »³². *Meliador* et Fébus, c'est la matière de Bretagne qui rencontre la tradition littéraire gasconne³³. Enfin, il y a la rencontre entre Froissart (l'homme du Nord) et Fébus (l'homme du Sud) partageant des principes similaires. Le Voyage en Béarn semble donc tout choisi pour être le point culminant des *Chroniques*, le paroxysme de l'œuvre, de l'homme, de l'histoire ; l'endroit où toutes les traditions historiques, sociales, littéraires et idéologiques se mêlent... Le Béarn c'est l'espoir pour Froissart de dialogues ravivés et d'un passé chevaleresque retrouvé. Pourtant, le passé même du Béarn peut se révéler bien obscur à l'image d'un Fébus et de chevaliers béarnais dont les silences sont parfois lourds de sens.

Premier indice que le Béarn n'est peut-être pas l'idéal chevaleresque et littéraire que Froissart semble rechercher désespérément : au départ de Froissart, Fébus ne garde pas *Meliador*. Pour un amateur de lettres tel que Fébus qui, selon les dires de Froissart, semble tout particulièrement apprécier la lecture du roman arthurien, il semble étrange que le comte n'ait pas conservé l'œuvre. Froissart ne précisant jamais offrir *Meliador* en cadeau à Fébus, peut-être n'en a-t-il tout simplement jamais l'intention ; peut-être aussi que Fébus n'a ni besoin ni envie de s'encombrer du dernier roman arthurien en

³² Jean Froissart, *An Anthology of Narrative and Lyric Poetry*, éd. K. M. Figg and R. Barton Palmer, London, 2001, « Introduction », p. 20.

³³ Fébus n'est certes pas un troubadour mais est imprégné de la tradition littéraire de la langue d'Oc : grand amateur de lettres, il est l'auteur de deux œuvres, *Le Livre des oraisons* et *Le Livre de la chasse*, écrites il est vrai en français et non en gascon. La langue maternelle de Fébus est pourtant bien le gascon... voir *infra* p. 66.

vers et en français dont la tradition, au XIV^e siècle, est un peu désuète³⁴ ; ou bien encore Froissart ne veut-il pas présenter son œuvre chevaleresque à un Fébus qui peine finalement à représenter cet idéal absolu. Car Fébus est un homme de son temps ; sa neutralité parle pour lui : seul un homme comprenant les rouages politiques du XIV^e siècle pouvait faire preuve d'une telle qualité diplomatique et stratégique. Comment Froissart peut-il donc considérer Fébus comme parfait lorsque son principe de neutralité semble impliquer par définition de délaissier les combats aux profits de la fuite et de la passivité³⁵ ? J'approuve l'analyse de Zrinka Stahuljak à ce sujet : la neutralité politique de Fébus et la neutralité historiographique de Froissart sont de fait des neutralités actives ; il ne s'agit pas de non-allégeance mais bien d'allégeance au parti de la neutralité : « Being neutral is therefore not to refuse taking position, but rather to assume a position. Consequently, neutrality forces the neutral figure to assert himself and to assume the conflicting nature of this position »³⁶. Zrinka Stahuljak arrive à cette conclusion en analysant les comportements violents de Fébus dans les *Chroniques*. Car tout au long du Voyage en Béarn, Froissart essaye de déterrer les histoires sordides du comte de Foix-Béarn. Certains de ces « silences » – car le chroniqueur a bien du mal à récupérer les informations – sont finalement révélés par un écuyer anonyme³⁷, en particulier l'histoire du meurtre du seul héritier de Foix-Béarn, le jeune Gaston, tué des mains de Fébus. Quelque temps avant, Espang du Lion³⁸, chevalier du Béarn et compagnon de Froissart en chemin vers la ville d'Orthez, racontait à Froissart comment Fébus avait assassiné son cousin Pierre-Arnaut parce que ce dernier, d'allégeance anglaise, ne voulait pas lui céder le château de Lourdes. Ces anecdotes grappillées de-ci de-là par Froissart, preuves de la violence de Fébus, ne jouent

³⁴ Avant Froissart, il semblerait que le dernier roman arthurien français en vers, *Escanor de Girart d'Amiens*, date du début des années 1280 ; cf. Jean Froissart, *An Anthology...*, éd. cit., 2001, p. 21.

³⁵ Des attitudes qui sont loin de correspondre aux traits chevaleresques...

³⁶ Z. Stahuljak, art. cit., 2006, p. 143 ; ce qui explique pourquoi nous avons conclu plus haut que l'impartialité et la neutralité de Froissart sont « intéressées » et que ce que nous présente le chroniqueur n'est pas seulement de ne pas prendre parti pour la France ou l'Angleterre mais surtout de prendre le parti de la France et de l'Angleterre ; cf. *supra* p. 59.

³⁷ Stratagème pratique de Froissart pour ne pas prendre en charge ce récit ou vrai informateur qui voulait garder l'anonymat pour ne pas être fustigé ?

³⁸ Qui d'ailleurs reste complètement muet au sujet de l'assassinat du jeune Gascon, malgré la curiosité de Froissart à ce sujet...

pas en la faveur du comte : « — Haa ! Sainte Marie, di je [Froissart] au chevalier [Espang de Lion], et ne fu ce pas grant cruaulté ? — Quoy que ce feust, respondi li chevaliers, ainsi en advint il. On s'avise bien de lui courroucier, mais en son courroux n'a nul pardon » (VB, p. 158). La rage impulsive n'est pas un trait chevaleresque pour Froissart. En définitive, le chroniqueur n'a donc pas trouvé son parangon en la personne de Fébus. C'est ce que confirme Jacqueline Cerquiglini-Toulet dans son article « Soleil d'or, soleil noir. Des princes et de leur nom chez Jean Froissart »³⁹. Froissart aurait rencontré Fébus au déclin de sa vie, après le meurtre de son fils ; d'ailleurs elle fait remarquer à juste titre que Froissart n'appelle jamais Fébus par ce surnom pourtant choisi par le comte de Foix lui-même, signe que Fébus n'est plus cet homme lumineux et solaire mais l'ombre de lui-même. Des héros potentiels devenant l'ombre d'eux-mêmes, Froissart en a rencontré d'autres. C'est le cas de ces héros anglais et français mentionnés plus haut, en particulier du Prince Noir et d'Édouard III⁴⁰. Selon certains critiques, cela trahit chez Froissart des « doutes profonds quant à la viabilité du rêve chevaleresque »⁴¹ vers la fin de sa carrière. Pourtant la vision écornée du Prince Noir et d'Édouard III se retrouvent dès les premières versions du Livre I. Plutôt que de trahir des doutes tardifs chez Froissart, cela nous semble plutôt témoigner d'une représentation spécifique de son monde qui, en conservant un certain degré d'idéalisme, est loin d'être purement idéalisée : Froissart conserve ses idéaux chevaleresques et les recherche mais est tout-à-fait conscient des contraintes, de l'évolution, et de la réalité de l'époque dans laquelle il vit. Comme le précise Pierre Tucoo-Chala :

Vers le milieu du xiv^e siècle coexistent au sein de la chevalerie trois types d'hommes se mouvant dans des univers mentaux différents : les idéalistes estimant indispensable de respecter en toute circonstance le code de l'honneur, répudiant toute manœuvre stratégique comme une trahison, concevant le combat comme un jugement de Dieu ou l'on s'affronte loyalement en fonçant l'un contre l'autre ; les réalistes estimant au contraire ces pratiques révolues, utilisant toutes les méthodes pour gouverner à condition

³⁹ In : *Froissart à la cour de Béarn : l'écrivain, les arts et le pouvoir*, 2009, p. 63-71.

⁴⁰ Dans un épisode connu des *Chroniques*, le Prince Noir, à la fin de sa vie, fait preuve d'une extrême cruauté envers les habitants de la ville de Limoges en 1370. Cette image présentée et déplorée par Froissart est bien loin de celle du jeune prince victorieux servant à la table de Jean II après la bataille de Poitiers en 1356. Cf. Amiens IV, p. 111-112 et R. W. Barber, *Edward, Prince of Wales and Aquitaine : A Biography of the Black Prince*, London, 1978, p. 224-226.

⁴¹ Cf. P. Ainsworth, « Introduction générale », In : *op. cit.*, 2001, p. 33.

d'avoir le succès, meurtre et parjure compris ; à mi-chemin certains essayèrent de tenir compte des faits tout en essayant de sauver les apparences. Édouard III d'Angleterre appartenait à cette dernière catégorie, Jean II le Bon à la première ; le résultat était connu d'avance. Charles II le Mauvais roi de Navarre pencha vers la solution annonçant les tyrans de la Renaissance en utilisant largement le poison à des fins politiques. Fébus devait se situer dans ce monde en mutation rapide⁴².

Froissart se situait également dans « ce monde en mutation rapide » et dans cette catégorie « à mi-chemin » et c'est pourquoi ses modèles, bien que n'atteignant jamais l'idéal chevaleresque absolu, sont des hommes tels que le Prince Noir et surtout Fébus. Froissart ne se tourne donc pas seulement vers le passé en écrivant ses *Chroniques* mais bien aussi vers le présent⁴³. Si Froissart n'est pas complètement aveuglé par un passé révolu, essaie-t-il toujours de renouer un dialogue et une culture universelle perdus ? Dans ce monde en pleine évolution, que Froissart comprend plus qu'on a bien voulu le penser, il est difficile de revenir en arrière et de (re-)créer les liens franco-anglais tels qu'ils se définissaient au XIII^e ou XIII^e siècles. Par exemple, la langue employée par Froissart est le français qui était « le langage universel de l'aristocratie »⁴⁴. Lorsque Fébus s'adresse à Froissart, il lui parle « non pas en son gascon, mais en bon et beau françois » (VB, p. 174), ce qui nous laisse penser que l'universalité du français est encore attestée et ne fait pas de doute au XIV^e siècle⁴⁵. Cependant, le français devient également à cette époque un « marqueur d'appartenance »⁴⁶.

⁴² P. Tucoc-Chala, *Gaston Fébus : un grand prince d'occident au XIV^e siècle*, Pau, 1976, p. 35.

⁴³ M. Zink, *op. cit.*, 1998, p. 53.

⁴⁴ Z. Stahuljak, art. cit., 2001, p. 125.

⁴⁵ En outre, Froissart présente deux de ses œuvres en français à la cour d'Angleterre : une chronique, probablement en vers, aujourd'hui perdue, à la reine Philippa, et un volume de ses poésies à Richard II, en 1394, lors de son dernier passage en Angleterre, preuve de la connexion toujours existante entre le français et la monarchie anglaise. Pour une étude très complète sur les statuts du français, de l'anglais et leurs liens, voir la monographie d'Ardis Butterfield, *The Familiar Enemy : Chaucer, Language, and Nation in the Hundred Years War*, Oxford, 2009, en particulier les chapitres 3, « A Common Language ? » (p. 66-102) et 7 « Lingua franca : The International Language of Love » (p. 234-266).

⁴⁶ Z. Stahuljak, art. cit., 2001, p. 125 : « [...] French was no longer just a universal language ; it was also becoming a marker of belonging. As is generally recognized, during the Hundred Years War, France and England began to irrevocably break away from their common background and inch toward separate national identities. These national identities were not formed in the modern sense of nation identifying itself with one language, one culture and one

N'oublions pas qu'en Angleterre à cette époque, un certain Geoffrey Chaucer, qui a six ans de moins que Froissart, écrit en anglais. En parlant et en écrivant en français, Froissart se fait comprendre dans les cours étrangères où il voyage, mais il y est considéré comme un étranger et considère l'autre comme tel. Ce phénomène s'accroît d'ailleurs à la fin de la vie du chroniqueur et du XIV^e siècle : lorsqu'il retourne en Angleterre en 1394, ses repères ne sont plus les mêmes, ses connaissances sont mortes ou parties ; il se sent, plus que jamais, différent. En définitive, Froissart ne peut éviter d'avoir conscience de la réalité de son monde en évolution tout au long de son œuvre⁴⁷.

Pour conclure, ce sont bien les guerres de France et d'Angleterre que Froissart dépeint. Son idéologie chevaleresque est celle de l'aristocratie franco-anglaise qui a partagé, depuis la conquête normande, une culture. L'œuvre historiographique de Froissart continue de rapprocher ces deux nations en les représentant comme étant le centre du monde civilisé. Le conflit est une façon pour le chroniqueur de s'intéresser aux *appertises d'armes* « de tous pays » mais surtout de France et d'Angleterre. Ceci étant dit, Froissart ne trouve pas de chevalier purement idéalisé dans ses *Chroniques* (et peut-être n'en cherchait-il tout simplement pas...) mais des chevaliers bien réels tels que Fébus ou le Prince Noir. Le chroniqueur n'est donc pas aussi tourné vers le passé que l'on a pu l'affirmer à une époque ; son regard se porte sur le présent avec une lucidité certaine et sur l'épicentre en conflit de ce monde civilisé, ce modèle qui se compose à présent de deux noyaux de plus en plus distincts, la France et l'Angleterre. Il a vraisemblablement conscience que de se tourner vers un passé idéalisé et révolu est certes rassurant mais n'est plus suffisant⁴⁸. Ce que l'on a pu considérer comme étant de la frustration et une vision désabusée à la fin de sa carrière est en fait une vision pertinente de la réalité. L'espoir était-il

history, but in the sense of the division of the universal pan-European world into separate kingdoms and the *prise de conscience* of their difference. »

⁴⁷ Bien que ce ne soit pas, de notre point de vue, une *prise de conscience* purement tardive car cette réalisation est déjà présente en filigrane dans les premières versions du Livre I des *Chroniques*, il est vrai qu'avec la mise en avant du « je » narrateur et acteur, un style plus introspectif et herméneutique (l'auteur se représentant dans *sa forge* et s'interpellant sur la construction et les fonctions de son texte), cette *conscience* est plus mise en valeur dans les Livres III et IV ainsi que dans la version du manuscrit de Rome.

⁴⁸ C'est ainsi que, comme Peter Ainsworth le précise, Froissart « ménage une place à part pour certains chevaliers et écuyers "opportunistes" dont la carrière représentent à ses yeux le *nec plus ultra* de la chevalerie : "pluiseur chevalier et escuier se sont fait et avanciet, nous dit-il, plus par leur proece que par leur linage" » (« Introduction générale », In : *op. cit.*, 2004, p. 26).

donc vain de raviver un dialogue franco-anglais étouffé ? Pas forcément... Car Froissart est aussi tourné vers l'avenir : il veut voir son œuvre passer à la postérité pour que les générations futures en tirent des enseignements. Le but de transmission d'un idéal chevaleresque n'a pas vraiment abouti dans une société en pleine mutation qui ne se définit plus en termes d'universalité. En revanche, « l'écriture garantit le *translatio* »⁴⁹ d'un savoir si ce n'est d'un savoir-vivre. Chaucer a été mentionné plus haut comme étant une preuve de la séparation de l'héritage linguistique franco-anglais ; il est pourtant évident que Chaucer s'est en partie inspiré de Froissart dans son œuvre, comme d'autres auteurs anglais et français l'ont fait⁵⁰. Si les deux pays prennent des chemins linguistiques, politiques et culturels différents en ce XIV^e siècle, les histoires des deux cultures ne se séparent pourtant pas radicalement et continuent à s'écrire en parallèle⁵¹. C'est ainsi que Froissart conçoit les relations franco-anglaises dans ses *Chroniques*, et c'est sans doute pour cela que Français et Anglais s'intéressent tant à son œuvre dans les siècles qui suivent. Jean Froissart ne renoue pas les liens d'une culture franco-anglaise universelle et unique mais il entrelace sans nul doute les cultures et l'histoire de France et d'Angleterre.

Sources :

Jean Froissart, *Œuvres de Froissart : Chroniques*, éd. K. de LETTENHOVE, Bruxelles, V. Devaux, 1867-1877.

Jean Froissart, *Chroniques de Jean Froissart*, éd. S. LUCE, Paris, Société de l'Histoire de France, 1869.

Jean Froissart, *Chroniques. Début du premier livre. Manuscrit de Rome*, éd. G. T. DILLER, Genève, Droz, 1972.

⁴⁹ Cf. P. Ainsworth, « Introduction générale », In : *op. cit.*, 2004, p. 19-20.

⁵⁰ « Froissart's influence, perhaps most often indirect, may be glimpsed in the love vision and debate poetry of Alain Chartier, the Scottish Chaucerians, Thomas Hoccleve, René d'Anjou, and Martin Le Franc, among others. In his own time, Froissart's early poetry was certainly read with interest by the young Geoffrey Chaucer, who was six years his junior. Since Froissart was closely connected with the English court until 1369, it is not surprising that scholars have discovered several instances of direct borrowing », *Jean Froissart, an Anthology...*, éd. cit., 2001, p. 33 ; voir également A. Butterfield, *op. cit.*, 2009, p. 264-266.

⁵¹ Ardis Butterfield précise à ce sujet : « A double vernacular history may at times be double-tongued, but it is also unable to deny the other for long. More importantly, the gifts of exchange are enduring » (p. 394).

Jean Froissart, *Chroniques. Livre I, le manuscrit d'Amiens : bibliothèque municipale n° 486*, éd. George T. Diller Genève, Droz, 1991.

Jean Froissart, *An Anthology of Narrative and Lyric Poetry*, éd. K. M. FIGG and R. BARTON PALMER, London, Routledge, 2001.

Jean Froissart, *Chroniques. Livre III : du voyage en Béarn à la campagne de Gascogne et Livre IV (années 1389-1400)*, éd. P. AINSWORTH et A. VARVARO, Paris, Librairie générale française, 2004.

Bibliographie :

AINSWORTH Peter, *Jean Froissart and the Fabric of History : Truth, Myth, and Fiction in the Chroniques*, Oxford, Clarendon Press, 1990.

BARBER Richard W., *Edward, Prince of Wales and Aquitaine : A Biography of the Black Prince*, London, Allen Lane, 1978.

BUTTERFIELD Ardis, *The Familiar Enemy : Chaucer, Language, and Nation in the Hundred Years War*, Oxford, OUP, 2009.

CONTAMINE Philippe, « Froissart and Scotland », In : *Scotland and the Low Countries, 1124-1994*, East Linton, Tuckwell Press, 1996, p. 43-58.

DIVERRES A. H., « Jean Froissart's Journey to Scotland », *Forum for Modern Language Studies*, 1, 1965, p. 54-63.

FASSEUR Valérie (éd.), *Froissart à la cour de Béarn : l'écrivain, les arts et le pouvoir*, Turnhout, Brepols, 2009.

GUENÉE Bernard, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier Montaigne, 1980.

HUIZINGA Johan, *The Waning of the Middle Ages : a Study of the Forms of Life, Thought and Art in France and the Netherlands in the XIVth and XVth Centuries*, Garden City, New York, 1962.

KRYNEN Jacques, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du Moyen Âge (1380-1440). Étude de la littérature politique du temps*, Paris, A. et J. Picard, 1981.

DE MEDEIROS Marie-Thérèse, *Hommes, terres et histoire des confins : les marges méridionales et orientales de la chrétienté dans les Chroniques de Froissart*, Paris, Champion, 2003.

DE MEDEIROS Marie-Thérèse, *Jacques et chroniqueurs : une étude comparée de récits contemporains relatant la Jacquerie de 1358*, Paris, 1979.

PALMER J. J. N. (éd.), *Froissart : Historian*, Woodbridge, Boydell, 1981.

STAHULJAK Zrinka, « Jean Froissart's *Chroniques* : *Translatio* and the Impossible Apprenticeship of Neutrality », In : *The Politics of Translation in the Middle Ages and the Renaissance*, éd. R. Blumenfeld-Kosinski, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, Tempe, 2001, p. 121-142.

STAHULJAK Zrinka, « Neutrality Affects : Froissart and the Practice of Historiographic Authorship », In : *The Medieval Author in Medieval French Literature*, éd. V. E. Greene, New York, Palgrave Macmillan, 2006, p. 137-156.

TUCOO-CHALA Pierre, *Gaston Fébus : un grand prince d'occident au XIV^e siècle*, Pau, Marrimpouey, 1976.

ZINK Michel, *Froissart et le temps*, Paris, PUF, 1998.

Table des Matières

Préface	11
Éva BÁNKI : Les métaphores de l'étranger dans la culture courtoise – d'après un poème d'Alphonse le Sage	13
Sonia Maura BARILLARI : Pour une autre interprétation du <i>lai</i> de <i>Yonec</i>	19
Valérie CANGEMI : De la fée Morgane à la Femme de Bath de Chaucer : la laideur érotisée	45
Alain CORBELLARI : Générations médiévales. Petit essai d'application d'un concept réputé moderne à la littérature du Moyen Âge.....	57
Emese EGEDI-KOVÁCS : Discours réflexifs dans <i>Frayre de Joy e Sor de Plaser</i>	73
Christine FERLAMPIN-ACHER : <i>Perceforest</i> et le dialogue des cultures courtoises : cosmopolitisme, culture française et influence germanique.....	85
Emma GOODWIN : Arme à double tranchant : le dialogue courtois dans <i>La Chastelaine de Vergy</i>	103
Krisztina HORVÁTH : La matière de Bretagne en Hongrie : les lieux changeants du conte d'Argirus	117
Aurélie HOUBEDEBERT : Les ailes du désir : variations romanesques sur le thème de la chevauchée aérienne	129
Júlia KÉPES : La plus grande des <i>trobairitz</i> , la Comtessa Beatriz de Dia (v. 1140–1212) et sa poésie	149
Sándor KISS : Les jeux de la <i>fin'amor</i> dans différentes traditions lyriques.....	161
Klára KOROMPAY : L'anthroponymie de la Hongrie médiévale et le <i>Roman de Tristan</i>	173
Imre Gábor MAJOROSSY : « Vala-m Deus e santa María ! ». Remarques sur l'opposition entre la foi et les croyances dans le <i>Roman de Jaufré</i>	193

Tivadar PALÁGYI : Albert « empereur des Romains », le « basileus » Mehmet et Mathias « fils du Chôniatès » : ethnonymes et anthroponymes entre archaïsme et néologisme chez les historiens byzantins du xv ^e siècle	211
Alessandro POZZA : Oiseaux – prophètes / Hommes – oiseaux. Migrations entre préhistoire, folklore celtique et littérature courtoise.....	221
István PUSKÁS : Corti reali e corti immaginarie del poema cavalleresco <i>Angelica innamorata</i> di Vincenzo Brusantino.....	237
Géza RAJNAVÖLGYI : Un rapprochement entre les cours de France et de Hongrie au XII ^e siècle vu par André le Chapelain	253
Mariann SLÍZ : <i>Tristan and Ehellus</i> Names derived from literature in Angevin Hungary	261
Pauline SOULEAU : Renouer avec un passé chevaleresque ? Le dialogue franco-anglais dans les <i>Chroniques</i> de Jean Froissart.....	271
Imre SZABICS : Interférences de motifs dans le <i>Roman de Jaufré</i> et les romans arthuriens de Chrétien de Troyes.....	289

Imprimé en Hongrie par Komáromi Nyomda és Kiadó Kft.

Directrice : Kovács Jánosné

Légende de l'illustration : Bibliothèque de l'Arsenal, 3480, *Roman de Lancelot du Lac* (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55001676w/f136.item>).